

## Providence

de **Juan Francisco Ferré**, traduit de l'espagnol par François Monti, Passage du Nord-Ouest, 630 p., 25 €. Des péripéties loufoques et frénétiques d'Alex Franco, on retiendra une narration en apnée, déterminée et pressée. Le premier jet du roman est écrit en quelques mois. A grandes enjambées, car l'enjeu est ailleurs : le montage et la composition prendront deux ans. Un écrivain aussi méticuleux que son personnage, mais dont l'œuvre mérite un bien meilleur sort.

## Proust Fiction

de **Robert Juan-Cantavella**, traduit de l'espagnol par Mathias Enard, Le Cherche Midi, 178 p., 15 €. Les sept nouvelles de ce recueil n'ont a priori rien à voir. Exercices de style, de longueurs inégales, de tons différents, elles ne partagent qu'un personnage (parfois secondaire, parfois principal) : Karagol. Conversation, reportage, récit classique, caricature, les poches sont profondes, ici – et regorgent d'allusions comme de références mal assorties. Et réjouissantes.



## Homo Sampler

d'**Eloy Fernández Porta**, traduit de l'espagnol par François Monti, Inculte Editions, 388 p., 22 €. Cet essai d'Eloy Fernández Porta est le troisième volet d'une critique de la culture populaire contemporaine. Porta montre une autre manière de penser et de travailler cette dernière, cultivant un style et des formes ludiques. Analyse par le rire d'un système de pouvoir, autopsie d'une fabrique industrielle des représentations et des affects, le texte impressionne par sa liberté et son mordant.

Trois livres – un roman, des nouvelles et un essai –, signés de trois auteurs espagnols émergents. Leurs points communs : la critique d'une culture de masse étouffante et l'envie de la subvertir

# Espagne : génération « indignée »

NILS C. AHL

On suspecte toujours d'artifice, ou de raccourci, la notion même de courant littéraire, voire de mouvement esthétique. Le critique aime les tables nettes et les bibliothèques bien rangées mais, malheureusement, les frontières sont poreuses et les rapprochements parfois forcés. Et même quand il s'agit de chapeaux réunis autour d'un programme ou d'un manifeste, ce n'est pas si simple, on ne compte plus les querelles de territoires et les trajectoires contrariées. La raison veut que l'on s'abstienne – le bâton n'est jamais loin. De toute façon, ce sont les livres qui comptent, le reste n'est qu'emballage... Pourtant, si la traduction simultanée de trois écrivains espagnols, nés dans les années 1960 et 1970, a tout du piège, on se laisserait bien aller.

La proximité évidente de Juan Francisco Ferré, Eloy Fernández Porta et Robert Juan-Cantavella invite en effet à la métaphore marine ou militaire : mais, ni nouvelle vague ni avant-garde, on veut croire que ces trois écrivains partagent surtout une époque, la nôtre. Et un certain environnement intellectuel et esthétique. Un contexte pour le moins éclectique, le bouillon des cultures d'aujourd'hui. Qu'il s'agisse du gros roman de Ferré (*Providence*), ou des nouvelles de Cantavella (*Proust Fiction*), une esthétique du collage et du mélange des genres s'affirme. Résumée par le titre lapidaire de l'essai d'Eloy Fernández Porta : *Homo Sampler* – celui qui « sample », donc, ou plutôt qui découpe et qui colle. Qui monte, comme au cinéma. Qui échantillonne, comme en musique : le mot « sample » est un terme de musicien.

Ici, ce sont des influences, des genres et des anecdotes qu'il s'agit de mélanger, et de recoller. *Providence* et *Proust Fiction* déroutent en jouant avec les formes et quelques idées littéraires reçues. Leurs personnages sont des frères ou des cousins, chez qui l'ont sent la même intensité romanesque : le récit, la fiction, la littérature sont la matière de leurs aventures. Ils vivent comme en rêve, mais un rêve de lecteur et d'écrivain. Le volumineux récit de Ferré (chez qui l'on respire du Pynchon, du Foster Wallace, du DeLillo) torture un sous-genre méconnu en France, le « roman de campus ». *Proust Fiction* s'amuse avec d'autres styles et d'autres genres, sans plus de respect, guidé par le goût rafraîchissant des beautés imprévues et du sens éparpillé. Au lecteur de s'y retrouver : il faut avoir l'œil, mais le même pour les deux livres. A ce jeu-là, *Providence* est une réussite, dont la densité et l'électricité ravissent quand on accepte de s'y laisser prendre. Plus abordables, les nouvelles de Cantavella tâtonnent mais annoncent de belles choses – en attendant la traduction d'*El Dorado*, son deuxième roman.

Au cœur du travail des deux écrivains, une fascination – qui est aussi celle de l'essayiste Eloy Fernández Porta : la culture de masse, ou son illusion. Car le concept est une invention à distance, voire née de la distance, d'intellectuels européens intrigués par l'industrie américaine du divertissement. Pour les trois Espagnols, l'affaire est entendue, cette culture de masse se



« Indignés » à la Puerta del Sol à Madrid, en mai. DANI POZO/AFP

dilue fort bien dans la culture traditionnelle, littérature et cinéma – surtout. Cet amalgame est au cœur du dispositif ironique de *Providence*, qui voit un cinéaste espagnol, Alex Franco (dont le long-métrage n'a pas été reçu avec les honneurs escomptés), se faire recruter par une mystérieuse femme fatale entre deux âges, pour réécrire un scénario intitulé *Providence*. En sinécure à l'université de la ville américaine du même nom, pôle magnétique de cet insaisissable récit picaresque, pornographique, cinéphilique et fantastique, Alex l'Européen erre dans la ville de naissance de H. P. Lovecraft.

Variant les points de vue et les registres (mais s'accrochant globalement à la première personne), Ferré réussit un drôle de livre tout en labyrinthes et en circonvolutions. Egrenant plusieurs scènes traditionnelles du roman classique et gothique, il construit un personnage dont l'individualité se décline en films. Réalisateur, mais pas seulement, il est réellement un être de pellicules. On voit passer de grands noms du 7<sup>e</sup> art, des films classiques, mais d'autres

également, nettement moins acceptables (notamment par ses étudiants) : la deuxième partie du livre (il y en a trois) est une longue suite de références, traversée par un long-métrage en particulier, inattendu, *Les Dents de la mer* (Steven Spielberg, 1975). Tourné à Martha's Vineyard, pas très loin de Providence, justement. Métaphore

### Ni nouvelle vague ni avant-garde, ces trois écrivains partagent surtout une époque, la nôtre

sexuelle et esthétique permanente pour le réalisateur espagnol, mais pas seulement. Le premier succès du jeune Spielberg est en fait le premier indice d'un contexte. D'une réalité, celle de ce livre.

De passage à Paris à la fin du mois d'août, les trois écrivains espagnols renchérisent quand il s'agit justement

d'évoquer cette réalité, qui dépasse de beaucoup le personnage d'Alex Franco. Car *Providence* est réaliste, à sa façon. Et l'expérience, universelle. C'est celle du contrôle global exercé par une certaine culture de masse (américaine) et un certain système économique (le capitalisme). Une dialectique du mensonge et de l'illusion industrielle, au cœur de laquelle la littérature est désormais « marginale ». Pour citer Juan Francisco Ferré : « *Prise entre les pulsions réactionnaires du marché et une idée préfabriquée du roman de masse. La culture populaire est aujourd'hui une culture de compensation, dont le but est de nous faire accepter le capitalisme.* » A prendre les aventures d'Alex Franco pour argent comptant, elles sont en effet d'une rare violence, seulement adoucies par le poème pornographique, cinématographique et romanesque de son existence. *Providence*, dans sa structure carnavalesque, agit comme un acide qui brouille les frontières entre fiction et réalité.

Pour Eloy Fernández Porta, les textes de Ferré et de Robert Juan-Cantavella sont des « interventions subversives ». « *Face à un capitalisme émotionnel, qui programme nos sensations et nos sentiments, ces livres fonctionnent comme des contrepoints, pour penser et ressentir autrement.* » Utiliser les références universelles de la culture de masse pour la forcer à dire différemment le monde : prendre et transformer. L'excellente première nouvelle de *Proust Fiction* illustre ce double mouvement de judoka. Récit d'un procès médiatique pour plagiat, il renvoie dos à dos Proust, Camus, Nabokov et Tarantino, dans une gigue anachronique et parodique – carnavalesque, elle aussi. Dans ce recueil se dessine une littérature de digestion et de régurgitation, servie par une langue qui recrache l'étrange mélange presque au hasard. Comme des projections de couleurs.

Pourtant, il ne s'agit pas d'œuvres aléatoires, bien au contraire. La maîtrise extrême des dispositifs et des procédés impressionne chez Ferré comme chez Cantavella. Et la lecture d'*Homo Sampler*, d'Eloy Fernández Porta, essai à la fois académique et rock'n'roll, est éclairante. Au cœur de son livre, le soupçon et l'espoir. La machine à stéréotypes de la culture de masse, face à la liberté du jeu et de l'invention. Audaacieux, son discours critique utilise des procédés de fiction que ne renieraient pas ses deux compatriotes.

D'ailleurs, les trois auteurs l'avouent quand on leur pose la question : ils se voient, ils se lisent, ils échangent. Robert Juan-Cantavella confie que ses nouvelles sont nées de la lecture d'un précédent livre d'Eloy Fernández Porta. « *Nous sommes représentatifs d'une certaine esthétique, avance Ferré. D'un certain moment, où la culture espagnole remonte son horloge, et se met à l'heure du monde.* » On ne saurait mieux dire. Sans programme ni parti, les trois auteurs sont emblématiques. Ils représentent quelque chose, en effet – un instantané. ■

## Extraits

« Il fait déjà nuit lorsque je m'approche du centre en taxi et le downtown de PVD m'impressionne. Entouré d'autoroutes, il a un air de station spatiale abandonnée. Un gratte-ciel blanc, baigné d'une lumière extraterrestre en provenance des cioux, occupe le centre stratégique du tableau, telle une tour d'ivoire lunaire (...). A notre passage, des antennes et des lumières rouges situées sur les corniches et les terrasses émettent des signaux inintelligibles vers l'espace, rendant peut-être compte (...) de mon arrivée en ville. »

PROVIDENCE, PAGES 153-154

« Il pensait que le poème était à lui, et voilà. Et de la même façon que personne ne songerait à demander des explications à un sculpteur lorsqu'il prend ses pierres dans telle ou telle carrière, Marinetti non plus n'avait pas à s'expliquer sur la provenance de ses matières premières (...). Il dormait lorsque le premier fracas de la porte de la chambre entra les pieds en avant. Les autres le suivirent à son signal ; l'un d'entre eux était armé. Giacomo Marinetti ne comprenait pas ce qui se passait, mais il essaya de sortir de là. »

PROUST FICTION, PAGES 16-17

« Exemple : "Le feu est quelque chose de merveilleux, dit l'astronaute. C'est toujours ton côté primitif qui le regarde. La vie dans les cavernes devait être fantastique" (Steve Katz, *Made of Wax*) (...). La mélancolie de la caverne est souvent déclenchée par une sensation de malaise, d'incompatibilité, si bien que ce qui est récent nous semble peu significatif, trop éphémère (...). Conséquences : le soupir méditatif, l'approvisionnement en sacs et sandales Columbia au duty free de l'aéroport, la fièvre néorurale. »

HOMO SAMPLER, PAGES 97-98